

« Les Roc'h des Monts d'Arrée »

11^{ème} édition

19 et 20 septembre 2009

HUELGOAT



LE FEUILLETON DE L'ETE SUR LES ROCHS DES MONTS D'ARREE

Ö Ö Ö Ö Ö

LE VETETISTE DISPARU

Jacques CORNEC

Chapitres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

« Les Roc'h des Monts d'Arrée »

Raids et randonnées V.T.T.

lesroch@orange.fr – www.lesroch.org

131 Boulevard de Creac'h Gwen – 29000 QUIMPER

Tél. 02 98 52 00 81



CHAPITRE 1

Gwendal se réveilla en sursaut. Pourtant le bruit était à peine perceptible. C'était sans doute parce qu'il le connaissait trop bien... Le ruissellement de la pluie geignant dans la gouttière de l'autre côté de la cloison.

- Merde, se dit-il, comme s'il n'avait pas assez plu toute la semaine ! Il y aura encore de la bouillasse ce matin.

Il se retourna sur lui-même tout en changeant de place à la taie d'oreiller et jeta un coup d'œil furtif sur le radio réveil. Cinq heures. Ça faisait tout de même tôt pour se lever. Pourtant il savait très bien qu'il ne se rendormirait pas. Trop tôt pour se lever, tôt tard pour se rendormir.

Alors, comme à chaque fois, il se redressa un peu dans son lit et prit son pouls. Il aimait mesurer son rythme cardiaque la nuit, entre deux changements de minutes du radio réveil. Une manie. Il se fixait toujours le même objectif : être en dessous de 50 pulsations par minute. Les grands sportifs, paraît-il, pouvaient descendre jusqu'à 30 pulsations par minute. Cette fois, le verdict tomba : 52. Il récidiva, espérant gagner deux ou trois unités dans ce nouvel essai mais rien n'y fit, les 52 pulsations étaient bien là. Gwendal n'était pas mécontent tout de même puisqu'il avait lu récemment que la moyenne se situait autour de 75. Par contre, pour devenir athlète de haut niveau, ce serait sans aucun doute dans une autre vie...

Il resta rêvasser jusqu'à six heures trente, désactiva comme à chaque fois l'alarme de son téléphone portable avant qu'elle ne se déclenche, et se leva d'un bond. Il était persuadé que se lever d'un pied alerte conditionnait positivement toute sa journée.

Pour ne pas réveiller Morgane, il avait préparé et disposé ses vêtements la veille dans la salle de séjour. Il commença à les enfiler un à un en commençant par son t-shirt Odlo, son cuissard long, son maillot et son blouson aux couleurs de son club de VTT. Trois épaisseurs, il n'y aurait rien de trop en ce mois de décembre.

Il regroupa le reste de ses affaires : casque, gants, chaussures, dans un bac plastique en vue de les emporter avec lui en voiture.



Là, l'urgence était d'aller acheter du pain frais, avec pourquoi pas un croissant pour son petit déjeuner. Le pain frais, c'était très important. Ca marquait la différence entre un jour de semaine ordinaire et le week-end. Et c'était surtout tellement meilleur : une ficelle entière, amoureusement tartinée de beurre breton salé mais surtout d'une belle couche de confiture de mûres. Le mariage parfait du sucré et du salé. D'autant que Gwendal avait évacué toute mauvaise conscience quant à la richesse calorique du repas. Il avait entendu dire que tout ce qui se mangeait avant une randonnée à VTT était de toute façon éliminé par l'effort physique produit. Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd, mais plutôt dans celle d'un gourmand !

De retour de la boulangerie, il s'arrêta à sa boîte aux lettres récupérer son quotidien du dimanche que le livreur lui avait déposé depuis déjà un bon moment. Lire le journal au petit déjeuner, ça aussi c'était essentiel. Le calme du petit matin, le pain chaud tout juste sorti du fournil, la lecture du journal du jour – et tout particulièrement la page des sports -, on touchait là presque au sacré...

Gwendal déjeuna comme d'accoutumée d'excellent appétit. D'ailleurs, aussi longtemps que le lui permettait sa mémoire, il ne se souvenait pas d'avoir ne serait-ce qu'une fois mangé sans appétit. Ca devait faire drôle. Il aurait bien aimé voir ce que cela faisait, juste par curiosité.

Il mangea son orange et dégusta sa ficelle beurre - confiture délicatement trempée dans son bol de café. Malgré les apparences, cet exercice de trempage n'était pas si simple. Il fallait en effet humidifier suffisamment le pain afin qu'il s'imprègne juste comme il faut du goût du café, tout en évitant que la baguette ne mollisse de trop et se désintègre dans le breuvage. Pour peu qu'un morceau de pain tombât dans le fond du bol, et Gwendal vivait cela presque comme un échec. Culinaire certes, mais un échec quand même. On ne plaisante pas avec ces choses-là.

Il jeta rapidement un coup d'œil sur l'horloge de la cuisine. Bigre. Il allait falloir accélérer sérieusement car il s'était mis en retard. Il débarrassa son bol, et fila faire un brin de toilette. Gwendal fixa ensuite son VTT sur son porte vélo, chargea ses affaires dans la voiture, et prit la route pour rejoindre ses copains.



Le rendez-vous avait été fixé sur le parking de la salle polyvalente de Botmeur, en plein cœur des monts d'Arrée. Presque une heure de voiture de Quimper. Mais bon, Botmeur, en breton, ça s'écrit Bonheur, alors ça pouvait justifier un peu de patience...

Gwendal arriva comme d'habitude parmi les derniers. Là, il était même carrément le dernier. Il trouva difficilement une place sur le petit parking déjà bien encombré, garant sa voiture sur un tas de sable délaissé par la voirie locale.

Voyant plusieurs vététistes déjà prêts à partir, casque enfoncé sur la tête et vélo enfourché, il s'empressa de descendre son VTT du porte vélo et finit de se préparer. Sous les quolibets de ses amis qui ne rataient jamais une occasion de le chambrer.

- Tu comptes démarrer la rando à l'heure de l'apéro ? lui cria Kevin, mi-moqueur, mi-agacé. Kevin attendait maintenant depuis un bon quart d'heure de pouvoir démarrer la randonnée.

Il fallait pour autant que Gwendal vérifie minutieusement s'il n'avait rien oublié avant de partir. Une fois enfoncé dans les landes des monts d'Arrée, ce serait trop tard pour faire demi-tour. Même si Gwendal connaissait la région comme sa poche. Il était originaire de Brasparts.

Il chaussa ses chaussures de VTT, en prenant bien soin de les lacer très fermement. Les ronces auraient vite fait d'arracher ses lacets. Et perdre sa chaussure dans un passage un peu délicat pouvait avoir des conséquences désagréables. Jugeant le VTT comme un sport déjà suffisamment risqué, Gwendal cherchait systématiquement à privilégier la sécurité au niveau de son équipement.

Il vérifia ensuite le contenu de son sac à dos. Deux chambres à air de rechange, une mini pompe pour éviter tout surpoids, un dérive chaîne au cas où sa chaîne se casse, des attaches rapides pour réparer rapidement, une patte de dérailleur de rechange, une clé multifonctions, le nécessaire à réparer les crevaisons, quelques euros au cas où, et surtout de quoi manger pendant la randonnée qui s'annonçait particulièrement physique. Un sandwich pour le midi (avec le pain frais du matin) car on partait pour la journée, des barres de céréales et des pâtes de fruit pour surmonter les éventuels coups de mou dans la journée. Normalement, il fallait manger une barre par heure, mais Gwendal saturait assez rapidement



sur ces produits. Il aurait préféré un bon steak frites toutes les deux ou trois heures, mais bon, son régime...

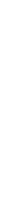
Il glissa également son téléphone portable dans son sac. Ca l'énervait au plus haut point de le faire, mais il s'y résigna quand même. Le portable, c'était quoi qu'on en dise un fil à la patte, sans doute même une forme de dépendance : se sentir l'obligation de l'avoir toujours à portée de la main... Comme son paquet de cigarettes du temps où il fumait comme une locomotive.

Partir dans la nature, loin de tout, avec un portable, c'était enlever une part du léger parfum d'aventure qui l'accompagnait. Toujours raccroché au monde. Jamais garanti d'être tranquille. Entendre un téléphone portable sonner au fin fond du Yeun Elez ou au sommet de l'un des Roc'h surplombant Brasparts, c'était pour Gwendal presque une faute de goût.

Mais il avait toujours en mémoire la grave chute de l'une de ses amies, en plein parc d'Armorique là aussi. Elle avait mal sauté une grosse branche, au beau milieu d'une descente caillouteuse, et avait perdu le contrôle de son VTT. Impossible de redresser sa trajectoire. Dans sa chute, elle avait posé involontairement son pied dans une ravine et sa jambe s'était trouvée bloquée, en porte-à-faux. Fracture ouverte du tibia. Pas une âme qui vive à plusieurs kilomètres à la ronde. Et pas un portable dans les sacs des membres du groupe. Deux gars étaient rapidement partis à la recherche de secours. Et Gwendal était resté reconforter son amie. La douleur était telle qu'elle perdit connaissance au bout d'un quart d'heure. Les secours arrivèrent pendant que Gwendal essayait vainement de la réanimer. L'attente dura une éternité.

Ce jour-là, il s'était juré qu'il aurait toujours son téléphone portable sur lui en partant en randonnée. Comme aujourd'hui.

A ce moment précis, il ne savait pas que ça n'allait pas lui servir à grand chose d'avoir sur lui ce satané portable au cours de cette journée. Une journée qui allait s'avérer beaucoup plus longue que prévu.



CHAPITRE 2

- Allez. On est parti ! Tant pis pour les retardataires ! cria Kevin.

Kevin s'était proposé d'assurer la conduite du groupe pour la randonnée. Il avait profité d'une journée de RTT dans la semaine pour reconnaître le parcours, du moins les secteurs qui pouvaient poser des difficultés d'orientation. Il est vrai qu'en plein cœur des monts d'Arrée, dans les secteurs non balisés, rien ne ressemble plus à un chemin VTT qu'un autre chemin VTT.

Il se débrouillait généralement très bien dans ce genre d'exercice. Pour tout dire, il adorait ça. Il lui arrivait souvent de passer des soirées entières à étudier dans les moindres détails la carte au 25 000^{ème} d'un lieu donné. Secteur qu'il allait ensuite sillonner de long en large avec son VTT, rien que pour le plaisir de vérifier qu'il avait parfaitement étudié son itinéraire.

Ce matin, Kevin avait demandé à Ronan d'assurer le rôle de fermeur du groupe. Etre fermeur, suppose en randonnée VTT que l'on soit toujours le dernier du groupe et que l'on s'assure que personne n'est en difficulté, mécanique ou autre. Mais le fermeur a d'abord et avant tout l'obligation de vérifier à tout moment que le groupe progresse bien ensemble, en clair que personne ne se perde.

Ronan aimait bien assumer ce rôle. En fait, cela correspondait bien à son tempérament. Il aimait s'occuper des autres, attentif à chacun. Toujours prêt à dépanner quiconque en difficulté, en prenant toujours le temps nécessaire. Un peu comme les chiens de berger en montagne.

D'autant qu'à vrai dire il n'était pas très véloce à VTT. Alors cette position d'attente des retardataires éventuels, d'être toujours le dernier du groupe, l'arrangeait bien certaines fois. Surtout les jours où ses jambes étaient un peu paresseuses, où encore les lendemains de fête bien arrosés avec les copains.

Au plan de l'orientation, il se débrouillait, aimait-il dire.

- J'ai une bonne mémoire visuelle et IGN m'aide pour le reste, disait-il souvent. Ca suffit pour m'en sortir !



- On est treize ce matin ! », cria Kevin à l'attention de Ronan après avoir compté à deux reprises le nombre de randonneurs. Il va falloir en éliminer un pour être vraiment tranquille. J'ai mon idée là-dessus ! plaisanta-t'il.

Le groupe s'ébroua, sous la conduite de son guide, et prit tout de suite à l'angle du parking un sentier monotrace difficilement repérable à l'œil nu.

- En route pour de nouvelles aventures ! s'exclama Ronan qui lui aussi piaffait d'impatience depuis déjà un bon moment.

Ils démarrèrent la randonnée sur un rythme plutôt lent, permettant à chacun de discuter avec son voisin – du moins à chaque fois que la largeur du sentier le permettait - des résultats sportifs du week-end à moins que ce ne soit du film vu la veille au cinéma.

Comme d'habitude, les plaisanteries allaient bon train. C'était à celui qui chambrerait le plus son voisin. La chute d'untel le week-end précédent, un incident mécanique mal maîtrisé ou toute mésaventure aussi minime fut-elle pouvait faire l'objet de railleries de la part de n'importe lequel d'entre eux. Dans le club, ils avaient tous élevé cet humour quasiment au rang d'art. Comme une seconde nature. Soigneusement entretenue et transmise par les anciens du club depuis sa création il y avait maintenant une bonne dizaine d'années.

Trouver le bon mot, celui qui allait faire mouche et clouer l'autre au pilori du trait d'esprit ! Pourvu surtout que le copain visé ne puisse pas répondre à l'attaque dont il venait d'être la victime !

Alors, quand par bonheur cela arrivait, on entendait un rugissement de rires de toute la troupe, qui s'entendait à plusieurs centaines de mètres à la ronde.

Avec les intempéries des derniers jours, le sol était à certains endroits complètement gorgé d'eau. La terre s'était muée en une boue des plus collantes dans laquelle il devenait alors très difficile de progresser, malgré des pneus conçus pour ce type de terrain. En un mot, c'était la gadoue.

Dans ces passages vraiment boueux, chaque coup de pédale représentait un véritable effort, presque une victoire. La réussite du coup de pédale suivant était toujours incertaine. Mais il



fallait respecter la règle numéro un à VTT, dans tous les lieux et par tous les temps : ne pas mettre pied à terre, bon sang, ne pas mettre pied à terre. D'ailleurs, parfois, ce qui faisait vraiment avancer Gwendal et les autres, c'était le copain de devant qui, lui, parvenait à persister dans l'effort. Ne pas casser la file qui avance, être juste un maillon de la chaîne.

Et il choisissait tant bien que mal sa trajectoire parmi les innombrables traces de vélo, profondément enfoncées, des vététistes qui l'avaient précédé sur le sentier, en essayant à chaque instant de trouver le passage qui lui demanderait le moins d'effort. Pour mieux s'économiser.

Il s'interrogeait parfois sur les raisons qui le conduisaient à cette recherche de l'effort dans des conditions parfois extrêmes.

- On est cinglé, se disait-il, mi-moqueur, mi-sérieux.

Plutôt épicurien dans la vie de tous les jours, il se questionnait sur cette souffrance qu'il s'infligeait. Dans une boue comme aujourd'hui, le cœur montait aisément par moments à 200, parfois même 220 pulsations à la minute. A ce rythme, les poumons donnaient l'impression de brûler tellement ils étaient sollicités.

Les jours où c'était difficile, il lui arrivait de se comparer à Sisyphe, ce personnage de la mythologie grecque. Sisyphe fut condamné par les Dieux à remonter pour l'éternité un énorme rocher jusqu'en haut d'une montagne, tandis que ce même caillou lui échappait toujours des mains à l'instant où il allait parvenir au sommet. Il s'imaginait comme Sisyphe, tentant d'achever en vain un travail qui de toute façon était sans fin. Pédaler. Pédaler encore et toujours.

- Dire que je pourrais être tranquille à dormir sous la couette, se disait-il souvent. Et il redoublait d'énergie dans le coup de pédale suivant, parce que c'était ici et pas ailleurs qu'il avait envie d'être. Dans la gadoue puisqu'elle était là, comme aujourd'hui. A pédaler et à se raconter des blagues avec les copains. C'était indissociable.

Mais ce film-là, il se le faisait lorsque c'était difficile, dans les passages boueux comme celui qu'il passait à l'instant, également certains jours de grand froid ou encore les lendemains où il avait un peu trop fait la fête avec ses potes.



Mais pour Gwendal, le VTT ce n'était surtout pas que cela !

Pour lui, le VTT c'était au contraire le royaume des sensations. Il aimait par-dessus tout rouler à fond sur les sentiers étroits qui serpentaient ici et là dans la nature dans les monts d'Arrée. Slalomer entre les arbres, ralentir, accélérer, ralentir à nouveau pour ensuite mieux relancer l'allure en ne faisant qu'un avec son vélo et la nature.

Sentir aussi. A la belle saison, les blés coupés lui rappelaient à chaque fois ses vacances d'été à la ferme de ses grands parents lorsqu'il était enfant, où encore l'odeur si forte de l'humus juste après une grosse pluie, et mille autres parfums dont il ignorait à vrai dire la provenance.

Dans les monts d'Arrée, en cette période-ci, les sentiers se transformaient régulièrement en petits ruisseaux, au gré des pluies hivernales. L'un des plaisirs favoris de Gwendal consistait alors à rouler en aveugle dans ces ruisseaux dont il ne pouvait voir le fond en raison de la boue, provoquant à son passage une gerbe d'eau ininterrompue de plusieurs kilomètres ! Un vrai gamin.

Gwendal n'était d'ailleurs pas loin de penser qu'au fond d'eux-mêmes les vététistes étaient restés, peut-être un peu plus que les autres, de grands enfants.

Rouler dans l'eau, mais aussi se salir de la tête aux pieds et s'en moquer éperdument, escalader sans raison un obstacle qui se présentait à eux – un trottoir, un talus, un tronc d'arbre où je ne sais quoi encore -, faire la course avec le copain de devant jusqu'à l'épuisement, descendre un sentier impraticable rien que pour le plaisir du risque, c'était tout simplement merveilleux. A n'en pas douter, le Petit Prince de Saint Exupéry aurait pu aussi dire : « Dis, dessine-moi un VTT ! »

Le groupe avait bien fait une vingtaine de kilomètres depuis le départ. Ca faisait près de deux heures qu'ils avaient quitté Botmeur. A peine dix à l'heure de moyenne. Normal avec ce temps de chien.

Ils prirent le temps de s'abriter sous un chêne plus que centenaire pour faire une pause « céréales ». C'était en effet important, plus qu'il n'y paraissait, de s'arrêter régulièrement – toutes les heures préconisaient les spécialistes – pour manger quelque chose, refaire le plein



d'énergie. Les barres de céréale vendues dans le commerce faisaient bien l'affaire. Ou tout simplement une banane, riche en potassium, donc propice à éviter les éventuelles crampes. Ou pourquoi pas les deux après tout.

Pendant la pause, les discussions allaient bon train, par petits groupes de deux ou trois. Certains parlaient technique, comme Jean et Fanch visiblement en désaccord sur les performances du dernier *Sunn* "tout suspendu". Ronan, Gwendal et Julien se remémoraient quant à eux la randonnée organisée le dimanche précédent, et les kilomètres de boue qu'ils avaient dû avaler. Mémorable. Il avait fallu un sacré coup de *Kärcher* pour nettoyer les vélos à l'arrivée. Le tuyau d'arrosage n'avait pas suffi.

Le moment était venu de repartir. Chacun vérifia comme à l'accoutumée qu'il n'avait laissé aucun papier d'emballage derrière lui. Un à un, les membres du groupe enfourchaient leur monture tandis que Kevin s'appropriait à emprunter le *singletrack* bordé d'ajoncs qui démarrait juste derrière le talus bordant le chêne sous lequel ils s'étaient abrités.

- Tout le monde est là ? dit-il, tout en comptant les copains, plus par acquis de conscience que par véritable souci de vérification.

Mentalement, il en compta douze. Sûr de s'être trompé, il compta une seconde fois, puis une troisième. Mais rien à faire. Il comptait toujours douze.

- Je n'ai pas rêvé. On était bien treize ce matin au départ, dit-il à la cantonade.

- Ben oui, lui répondit Fanch. Tu en avais un à éliminer coûte que coûte, tu sais bien. C'est bon, tu as l'air d'avoir réussi ton coup ! ».

- Ronan, on a perdu quelqu'un en route ou quoi ? »

Ronan se dressa à son tour sur son vélo pour compter, en pointant un à un du doigt chaque vététiste. Il répéta lui aussi la manœuvre deux fois de suite. Mais il fallait bien se rendre à l'évidence. Il manquait quelqu'un.

- Merde. Comment ça se fait ? Je suis sûr de n'avoir doublé personne pendant toute la matinée. J'ai toujours été le dernier. C'est pas possible cette histoire.



- Tu es sûr de toi ? demanda Kevin. Tu as toujours eu celui qui te précédait en ligne de mire ?

- Sûr et certain, rétorqua illico Ronan.

- Tu ne t'es même pas arrêté une seule fois pour prendre une photo pour le site internet du club, comme tu fais d'habitude ?

Ronan resta la bouche grande ouverte, comme pour mieux réfléchir. Ca lui donnait un air de débile profond. Il garda cette attitude quelques secondes et finit par lâcher :

- Oh ! la ! la ! Ouais... Tu as raison. Je me suis arrêté deux minutes sur le Tuchen Kador pour prendre en photo le lac de Brennilis. Le ciel avait une si belle lumière qui se reflétait sur l'eau que je n'ai pas pu résister. Mais ça ne m'a pris que quelques minutes.

- Mais qui manque t'il d'abord ? » dit Ronan.

Tout le monde se regarda, essayant de bien se remémorer ceux qui étaient au départ de la randonnée.

Ils étaient bien une soixantaine d'accrocs au VTT dans le club. Habités à rouler un jour avec les uns, un jour avec les autres, parfois plusieurs fois dans la semaine. Les groupes constitués n'étaient évidemment jamais les mêmes. Alors, aussi bizarre que cela puisse paraître, il leur fallut un petit moment pour identifier l'absent.

CHAPITRE 3

- C'est le nouveau qui manque ! C'est lui qui manque ! s'écria Gwendal tout à coup. Comment s'appelle-t-il déjà ? Dédé, non ? Il était au départ puisque je me suis garé juste à côté de sa Twingo, ajouta t'il. Je m'en souviens, j'en suis sûr, j'ai même failli rayer sa portière lorsque j'ai décroché mon vélo dans la précipitation. Ca a été moins de deux... »

Il fallait se rendre à l'évidence. C'était bien le nouveau qui manquait.

Du coup, ça se compliquait un peu. Et même sérieusement. Parce que c'était uniquement sa deuxième sortie à VTT. Et parce qu'il ne connaissait pas le coin. Du tout.



En provenance de la région parisienne, il venait de s'installer à Quimper. Dans un quartier sud de la ville un peu chaud, le Braden. On savait peu de choses sur lui bien évidemment.

Il voulait reprendre une activité physique après plusieurs années d'inactivité. Son épouse lui avait offert un VTT pour son anniversaire. Peut-être avait-elle remarqué chez lui comme la naissance d'une petite bedaine de cinquantenaire ?

Dédé quant à lui trouva le cadeau sympa et plutôt opportun. Et pourquoi pas tant qu'à faire pratiquer ce sport dans un club, s'était-il demandé. Ca lui permettrait de s'initier plus facilement d'une part, mais aussi de découvrir les sentiers de la région qu'il mettrait autrement des mois et des mois à repérer.

Il avait eu connaissance de l'existence du club en surfant sur internet. L'association sportive avait effectivement créé un site web. Mis régulièrement à jour, au moins une fois par semaine, il traduisait bien l'ambiance qui y régnait. Les photos mises en ligne étaient souvent cocasses, et il n'y avait pas un dimanche sans que l'un des membres du club ne s'y fasse brocarder. Pour une bêtise, une erreur, un détail souvent insignifiant monté en épingle. Réel ou non d'ailleurs, là n'était pas l'important.

Cet humour avait plu à Dédé. Il avait téléphoné à Sylvain, le secrétaire du club. Celui-ci lui avait donné rendez-vous le dimanche suivant, il y avait donc une semaine de cela, afin de rouler ensemble à la randonnée organisée d'un club de VTT des environs de Quimper, Plonéis. Avec quelques autres copains retrouvés sur le site de départ, comme à chaque fois.

Dédé avait trouvé la sortie sympa. Visiblement le VTT, qu'il n'avait jamais pratiqué auparavant, lui avait immédiatement plu. Question vélo, il avait à son actif tout juste quelques sorties de vélo sur route effectuées il y avait maintenant plus de trente ans, sur le vieux *Gitane* de son grand frère.

L'ambiance aussi lui avait plu. A peine la randonnée terminée, il s'était immédiatement inquiété de savoir où aurait lieu la randonnée du dimanche suivant. Et c'était donc ici, dans les monts d'Arrée.

- Mais qu'est-ce qu'il a bien pu foutre ? Commença à s'énerver Ronan, qui se sentait plus responsable que les autres de ce qui arrivait. Il ne sait pas qu'il faut toujours rester ensemble



sur une randonnée, surtout quant on ne connaît pas le coin. P... ces parisiens, ils se croient toujours plus malins que les autres. »

- C'est pas compliqué. Il ne doit pas être bien loin, dit Marc. Vous n'avez qu'à continuer la ballade. Ronan et moi allons faire demi-tour et le récupérer. On n'a qu'à se donner rendez-vous en bas de la carrière, près de la *Croix cassée*. On l'aura récupéré avant que vous n'ayez le temps de faire la petite boucle habituelle ».

Ca ne plaisait que moyennement à Kevin. Quand il prenait en charge un groupe comme ce matin, il n'aimait pas qu'il se disperse. Et il aurait préféré récupérer lui-même la brebis égarée. C'était comme ça. Il n'y pouvait rien. Question d'éducation sans doute. Se coltiner la messe tous les dimanches pendant presque vingt ans, ça laisse des traces.

Mais là, c'est vrai, c'était plus simple comme le proposait Marc. Il n'y avait aucune raison de dramatiser l'absence de Dédé, même si c'était un nouveau venu. Et Gwendal et Ronan connaissaient bien le coin, bien que là ils se trouvaient certainement dans l'un des secteurs les moins fréquentés des monts d'Arrée. Il n'y avait pas un penty habité à des kilomètres à la ronde.

- Bon, ok, on continue, dit Kevin. Rendez-vous à la carrière d'ici à peu près une demi-heure, trois quarts d'heure. Vous avez un portable sur vous ?

- Oui, j'ai le mien, répondit Gwendal qui avait déjà tourné le dos

- Pourvu qu'il ne se soit pas perdu dans le Yeun Elez, se dit-il intérieurement en appuyant énergiquement sur les pédales de son *Scalpel*.

Ca faisait déjà un moment que Dédé avait des difficultés à suivre le rythme. On roulait depuis pratiquement deux heures et c'était uniquement sa deuxième sortie à VTT. Depuis... Depuis... Il ne se rappelait même plus la dernière fois où il avait enfourché un vélo.

Le manque de condition physique, normal et évident, se faisait sentir. Mais il ne voulait pas le montrer. Il n'était pas question de pénaliser le groupe en retardant tout le monde. Il fallait s'accrocher, serrer les dents.



Mais les jambes n'en avaient que faire de son serrage de dents. Tout ce qu'elles réclamaient, elles, c'était de faire une pause. Et une bonne tant qu'à faire. Lui espérait, à chaque côte, que ce fut la dernière. Mais il y en avait toujours une à suivre. Plus raide. Plus épuisante. Plus casse pattes.

Ils venaient de se farcir la montée de l'une des crêtes surplombant le lac de Brennilis, la troisième d'affilée. Dédé avait déjà depuis un moment rétrogradé en avant dernière position du groupe. Juste devant Ronan. Mais cette fois, l'enchaînement successif des montées l'avait amené à décrocher du groupe. Heureusement que Ronan était derrière lui, ça le sécurisait.

Après cette côte, il put récupérer un peu grâce à une petite portion de plat. Le sentier, très étroit, serpentait dans la bruyère. Mais il ne voyait toujours personne à l'horizon. Tête baissée, uniquement préoccupé à pédaler pour rejoindre les autres, il avançait péniblement. Qui plus est, le chemin de randonnée apparaissait de plus en plus mal entretenu. Des touffes d'herbe le mangeaient de toutes parts. Le sentier résistait difficilement à l'agression des ajoncs et des genêts. Dédé devait maintenant pratiquement se faufiler entre les arbustes qui obstruaient le chemin, puisqu'il fallait bien appeler cela un chemin.

- A ce rythme, Ronan ne va pas tarder à me rejoindre, se dit-il.

Au beau milieu d'une descente à pic, Dédé chercha à éviter les branches d'un noisetier partiellement déraciné, probablement par une récente tempête. Elles obstruaient pratiquement tout le chemin, tel un mur végétal, à peine à un mètre du sol. Il avait pris beaucoup de vitesse et n'avait plus la lucidité de descendre de vélo pour passer l'obstacle. Alors, presque mécaniquement, il se coucha le plus possible sur sa monture, baissa la tête autant qu'il put et ferma les yeux en espérant que ça passe.

Et ça ne passa pas. Son sac à dos accrocha la branche la plus basse et le retint net, tandis que son VTT alla finir sa course dans le ravin creusé patiemment au bord du sentier par les innombrables pluies des dernières semaines.

Il n'eut pas le temps de réagir. D'autant que la fatigue lui avait enlevé peu à peu sa concentration. Sans même qu'il s'en rende compte, trop occupé à l'effort.



La chute fut brutale. Il se retrouva à terre en un dixième de seconde. Une vraie prise de judo. En tombant, son front heurta violemment une de ces énormes ardoises de couleur brunâtre qui saillaient au beau milieu de la descente.

CHAPITRE 4

La douleur fut tout aussi soudaine. Sur l'instant, il crût que l'on venait de lui asséner une masse de bûcheron sur la tête. Instinctivement, il porta la main à son front. Le liquide qu'il sentit immédiatement lui couler entre les doigts était trop épais pour que ce puisse être sa transpiration. Cela lui fit encore plus mal. Ses jambes l'abandonnèrent lâchement et il perdit connaissance.

Il était midi maintenant largement dépassé. Gwendal le savait. Il n'avait pas besoin de sa montre pour cela. Son horloge interne avait sonné l'heure du repas depuis déjà un moment. Ce n'était plus un estomac mais une colonie de grenouilles qui réclamaient à corps et à cris son sandwich américain. Avec des oignons.

Mais Gwendal retardait le moment de manger. Il voulait d'abord retrouver Dédé, et il savait que Ronan pensait comme lui. Chaque chose en son temps. Autrement, de toute façon, il n'aurait pas mangé de bon appétit. C'était donc à exclure.

Ils s'arrêtèrent une nouvelle fois. Ronan sortit sa carte qu'il avait pliée de telle sorte qu'elle s'ouvre directement sur le secteur qu'ils exploraient. Ils avaient quadrillé en long et en large les chemins praticables autour de l'endroit où ils avaient perdu la trace de Dédé. En vain.

- Il n'a quand même pas emprunté un de ces tracés, dit Ronan en montrant du doigt une sorte de passage à peine visible serpentant péniblement entre les touffes de bruyère. Si c'est le cas, on n'est pas sorti de l'auberge. Il y en a des dizaines comme celui là dans les Monts d'Arrée et pas un seul ne figure sur les cartes IGN. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

Ronan était un homme rigoureux. Avec la structure mentale d'un informaticien qu'il était dans la vie professionnelle. On fait des hypothèses, on les valide ou non. Et on avance en conséquence. Là aussi Il agissait avec méthode, balayant progressivement tout le secteur balisé en s'appuyant sur les repères visuels naturels qu'il transposait immédiatement sur sa



carte : l'angle droit d'un sentier, la courbe d'un ruisseau, une réserve d'eau ou encore un pylône EDF.

Petit à petit, ils élargissaient le cercle du possible, en se rapprochant de fait de l'improbable. Cela les avait en effet amenés à s'éloigner considérablement de leur point de départ.

- On est aux portes du Yeun Elez ici, glissa Gwendal à Ronan. Et j'aime pas trop ça... Avec en plus cette brume qui tombe de plus en plus lourdement

- Tu ne vas pas croire toutes ces sornettes, lui répliqua Ronan.

- Il faudrait que l'on retrouve Kevin et les autres à la carrière, dit Gwendal. A vrai dire, il commençait sérieusement à se décourager. Ca fait d'ailleurs déjà un moment qu'on aurait dû aller les rejoindre. Ils vont finir par s'inquiéter eux aussi. Je vais les appeler pour les rassurer.

Gwendal décrocha son sac à dos pour attraper son portable situé dans une petite pochette latérale. Il enleva ses gros gants à triple épaisseur pour composer le numéro de Kevin. En vain. Le témoin du téléphone indiquait en effet l'absence totale de réseau dans le secteur.

- C'était couru d'avance. On est trop loin de tout ici, grommela Gwendal. Il faut que l'on retrouve les autres pour pouvoir élargir nos recherches. A deux, c'est trop juste. C'est plus compliqué que je ne le pensais...

D'un commun accord, ils décidèrent de regagner la carrière près de la *Croix cassée*, puisque c'était là qu'ils avaient donné rendez-vous à Kevin et aux autres avant de se quitter.

Cela leur prit près d'une demi-heure en raison de la distance à parcourir, du terrain particulièrement vallonné mais aussi de la faim qui les tenaillait tous les deux, et qui accentuait leur fatigue. Il était plus que temps de refaire le plein d'énergie.

Ils poussèrent un ouf de soulagement en apercevant l'ensemble des copains disséminés aux quatre coins du terre plein en contrebas de l'ancienne carrière. Certains avaient visiblement essayé tant bien de mal de trouver une position acceptable pour s'assoupir malgré la fraîcheur et l'herbe humide, tandis que d'autres s'affairaient autour de leur VTT.



L'arrivée de Gwendal et Ronan les sortit tous de leur torpeur et ils se précipitèrent d'un seul homme vers eux.

- Mais, merde, qu'est-ce que vous avez foutu ? s'écria Kevin. Sa mâchoire tremblait de colère. Vous avez vu l'heure ? Il est plus de 14 heures. Ca fait trois heures qu'on vous cherche partout. On ne vit plus ici, nous. On avait dit une demi heure, merde !

Kevin était sur les nerfs. C'était plus l'anxiété que la colère qui l'animait. Ce n'était pas dans ses habitudes de prononcer des grossièretés, mais l'inquiétude était montée crescendo depuis le début de l'après midi. Elle avait été tellement forte que le conventionnellement correct avait volé en éclat. Il fallait qu'il explose.

Gwendal attendit que Kevin vidât sa colère pour prendre la parole. Il ne prenait pas mal sa réaction. Mieux, il la comprenait. Il aurait eu la même attitude à sa place.

Profitant des premières secondes de silence, il commença à retracer leurs dernières heures dans les moindres détails. Et bien entendu conclut sur le fait que Dédé était toujours dans la nature. Ce que tout le monde avait évidemment constaté dès premier coup d'œil.

Puis il engloutit son sandwich sans réel plaisir. Sale journée.

- Bon. Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? dit Kevin. Dans moins de trois heures, il fera nuit. Il faut le trouver rapidement. Mais bordel, qu'est-ce qu'il peut bien être en train de foutre ?

- Peut-être qu'il est rentré tout simplement chez lui, suggéra quelqu'un. Il a peut-être fait demi tour parce qu'il a eu un ennui mécanique et il a retrouvé sa bagnole en demandant sa route. Il y a suffisamment de Gwendalheurs dans les Monts d'Arrée pour indiquer un chemin à suivre...

- Tu sais bien qu'on est allé aux voitures en début d'après-midi, lui rétorque Kevin. Et sa voiture était toujours là.

- Ben peut-être qu'il l'a rejointe un peu plus tard après notre passage, on ne sait jamais. On pourrait au moins essayer de lui téléphoner. Ca ne coûte rien.



- Pourquoi pas ? dit Ronan. En tout cas, ça mérite d'être vérifié. Il faut que deux d'entre nous aillent jusqu'au parking. Mais avant on l'appelle. Quelqu'un a son numéro de portable ? C'est vrai qu'on aurait pu commencer par ça !

Sylvain se mit à fouiller dans son sac pour en ressortir à son tour son téléphone. Il mit quelques secondes à balayer son répertoire.

- Ah ! J'ai bien son numéro de téléphone fixe qu'il m'a communiqué quand il a pris sa licence, mais je n'ai pas son portable, dit-il. On peut déjà appeler chez lui, après on avisera. Il y a du réseau ici ?

Chacun imaginait la sonnerie du téléphone de Sylvain retentir au domicile de Dédé. Chacun imaginait Dédé s'approcher du téléphone et décrocher. Chacun s'imaginait pousser un soupir de soulagement et regagner sa voiture le cœur léger. Chacun...

- Allo ? Je suis bien chez Dédé Le Brun ? Oui. Bonjour, je suis Sylvain. Je fais partie du même club de VTT que Dédé. Il serait là s'il vous plaît ?

Une voix haut perchée, chantante et chaleureuse, répondit à Sylvain.

- Ah non. Il n'est pas là. Mais je croyais qu'il était parti avec son club faire justement du VTT dans les Monts d'Arrée...

- Euh oui. Effectivement. Il est bien parti avec nous ce matin.

Sylvain était embarrassé. Que dire ? Inquiéter à tort la famille de Dédé, ou ne rien dire qui puisse alarmer cette personne qui devait sans doute être sa compagne ou son épouse ?

Sylvain opta pour décrire la situation telle qu'elle se présentait, tout simplement. Il raconta la journée par le détail. Pour finir par conclure que Dédé était seul dans la nature depuis maintenant quand même plus de cinq heures. Et qu'il y avait donc comme un léger problème.

La voix au bout du fil avait perdu de sa chaleur. Elle s'était même tue pendant un moment que Sylvain avait trouvé interminable. Elle se racla la gorge et s'y reprit à deux fois pour murmurer :



- C'est encore beaucoup plus ennuyeux que vous ne l'imaginez. Dédé est diabétique.

CHAPITRE 5

L'eau glaciale qui ruisselait dans la ravine lui coulait lentement sur la nuque. Elle finit par se frayer un passage entre ses vêtements pour serpenter le long de sa colonne vertébrale.

Le froid lui fit reprendre connaissance. Il s'assit dans la rigole, les fesses dans la boue. Il était gelé. Instinctivement, il tâta à nouveau son front. Le sang avait séché. Mais depuis combien de temps était-il là ? Mystère.

Il se releva lentement pour vérifier que tout allait bien. Du moins façon de parler. Il était courbaturé de partout avec la chute et la fatigue accumulées. Mais pour le reste ça pouvait aller. Pas de fracture. Juste cette douleur persistante au niveau du front qui le lançait, au rythme de son cœur.

L'idée d'avoir le visage couvert de sang lui déplaisait au plus haut point. Il se mit à genoux dans la ravine, enleva ses gants, puisa entre ses mains l'eau mélangée avec la boue qui suintait le long des pierres granitiques, et s'essuya le front. Avoir un peu de sang sur les mains ne le dérangeait pas, mais sur le visage, il n'en était pas question. Il n'aurait pas su dire pourquoi.

Il se releva et se dirigea alors vers son VTT.

- Après le bonhomme, voyons voir si la monture est en bon état, se dit-il. De toute façon, ça ne va pas être difficile de faire mieux...

Quelles que soient les circonstances, Dédé gardait toujours une pointe d'humour. Vis-à-vis des autres, mais aussi et surtout vis-à-vis de lui-même. C'était ce qu'il avait trouvé de mieux pour se protéger des mauvais coups de l'existence.

Quand il ne reste plus rien, il reste encore l'humour, aimait-il à se dire. C'était sa devise intérieure.

Il releva son vélo et le regarda sous toutes les coutures. Ça avait l'air d'aller. Pas de crevaison. Le cadre ne semblait pas avoir souffert de la chute. La chaîne était bien en place.



Il se regarda quelques instants et sourit une nouvelle fois intérieurement. Il avait l'air fin, là, tout seul au beau milieu des Monts d'Arrée. Ne sachant ni où il était, ni quelle heure il était, avec une belle bosse au milieu du front et les fesses tellement trempées qu'un rouleau entier de papier WC n'aurait pas suffi à les sécher. Belle allure !

Il enfila le K-way qu'il avait rangé au fond de son sac à dos pour se protéger autant que possible du froid. Et enfourcha son vélo.

Il termina la descente qu'il avait entamée avant sa chute en roue libre, les deux mains écrasant les manettes de freins. Ca suffisait comme ça. Il amorça ensuite la petite portion de plat qui prolongeait la descente et s'apprêtait donc à pédaler. Au premier coup de manivelle, un craquement sinistre se fit entendre à l'arrière du vélo. La chaîne venait de se bloquer net.

Dédé lâcha un juron. Il descendit de vélo et constata les dégâts. Le dérailleur pendait lamentablement à l'arrière du VTT. Pas bricoleur pour deux sous, il ne mit pour autant que quelques secondes à comprendre d'où venait le problème. La patte de dérailleur, cette petite pièce métallique qui servait à fixer l'accessoire au cadre, avait cassé net.

Impossible à réparer, c'était sûr. Et plus grave, Dédé n'en avait pas de rechange, à supposer qu'il eut été en capacité de la remplacer.

Il enleva la patte de dérailleur devenue désormais inutile et la jeta par dépit dans la ravine. Ensuite, avec un morceau de fil de fer qu'il avait par chance dans son sac à dos, il bricola un système de fortune qui permettait juste d'empêcher le dérailleur de se perdre dans les rayons. Ca lui permettrait quand même de pousser son vélo sans qu'il ne se bloque.

- Là, je suis vraiment dans la mouise, se dit-il.

Et là, l'humour, il allait falloir qu'il aille le chercher bien loin. A supposer qu'il puisse le trouver cette fois.

Le jour commençait imperceptiblement à décliner. Il ne fallait pas traîner car avec la nuit sa situation risquait de se compliquer encore plus. Mais où était-il ? Sur la commune de Botmeur ? De Saint Rivoal ? De Brasparts ? Autant de noms repérés sur les panneaux indicateurs routiers qu'il avait lus en se rendant au point de rendez-vous. Où peut-être était-



il même ailleurs ? Il n'en avait pas la moindre idée. La seule chose qu'il savait, c'est qu'il ne fallait pas qu'il reste là à se geler.

Il ne voulait pas non plus laisser son VTT sur place. Il n'aurait pas su le retrouver par la suite. Il valait quand même pas loin de 1000 euros.

Il commença alors à marcher sur le sentier, poussant son vélo à la main et se frayant un passage entre les innombrables branches qui jonchaient le sol, telles un gigantesque mikado naturel. Cette fois, il comprit qu'en réalité il n'était sur aucun chemin balisé et qu'il avançait à l'aveuglette depuis déjà longtemps. Perdu dans ces sous-bois qui se ressemblaient tous plus les uns que les autres.

Parvenu à une clairière qui lui dégagait un temps soit peu l'horizon, il aperçut un pylône EDF au lointain qui brillait grâce au seul misérable rayon de soleil de la journée. Dédé se dit alors qu'il fallait bien viser un objectif, un repère pour sortir de là. Et pourquoi pas celui-là ? Peut-être parviendrait-il ensuite, en longeant ces pylônes, à trouver âme qui vive dans ce désert ? Il voulut y croire. On n'était quand même pas dans la jungle amazonienne.

Il prit donc la direction du pylône, ce qui le conduisit pour ne pas perdre l'objectif, à traverser des champs tous aussi marécageux les uns que les autres, ou encore des talus envahis par des jeunes pousses de châtaigniers et surtout des ronces dont certaines tiges dépassaient la grosseur de son pouce. Et toujours ce satané vélo à traîner.

Ca faisait maintenant près d'une heure qu'il marchait. Il sentit tout à coup sa tête tourner. Il identifia tout de suite le symptôme. Ce n'était pas le choc de la chute qui le provoquait. Non, il le connaissait trop bien ce symptôme. Un symptôme qui, même s'il ne le ressentait pas très souvent, ne le quittait plus depuis maintenant une bonne dizaine d'années. Par bonheur, il avait avec lui ce qu'il fallait.

Il s'arrêta, jeta négligemment son vélo au sol et ôta son sac à dos. Il fouilla fébrilement dans la grande pochette arrière et en sortit un petit sac plastique contenant sa réserve de sucre. En réalité, il n'en restait que trois morceaux. Compte tenu des efforts soutenus et inhabituels qu'il avait déployés depuis le matin, il avait pratiquement épuisé tout son stock. Et là, l'hypoglycémie guettait. C'était parfois un peu difficile pour un diabétique de gérer son



taux de sucre. D'autant que la pratique d'un effort physique soutenu pouvait encore compliquer la donne. Même si ça n'était pas un handicap dans la pratique du sport, dans la mesure où justement l'apport en sucre était bien géré. Il y avait des coureurs cyclistes professionnels diabétiques célèbres. Dédé l'avait appris par son médecin.

Il s'assit sur une énorme touffe d'herbes et en croqua deux morceaux sur les trois qui restaient. Lentement. Comme pour faire en sorte que le sucre se diffuse au mieux dans son corps.

Après cette pause, il reprit sa marche commando. Mais à vrai dire, dans sa tête, il commençait pour la première fois à flancher.

CHAPITRE 6

- Il faut que je trouve vite du monde, se dit-il. Je ne vais pas tenir longtemps comme ça.

Au bout du énième talus franchi, il se retrouva étonnamment sur un semblant de route carrossable. Au vu des traces de pneus visiblement assez récentes qui creusaient le chemin par endroits, Dédé reprit espoir.

- Ne m'appellez plus Robinson Crusoë, se dit-il. Je vais enfin retrouver la civilisation !

Il emprunta le chemin sur la droite puisqu'il fallait bien choisir une direction. Et tant pis pour le pylône duquel il allait du coup s'éloigner. Ce plan lui paraissait plus sûr. Il marcha encore un bon quart d'heure jusqu'à ce que tout à coup, à la sortie d'un virage à angle droit, il aperçut le toit en tôle ondulée d'un vieux penty. Un filet de fumée s'échappait du conduit de cheminée.

- Ca devient bon, se dit-il. La galère se termine enfin.

Il s'approcha de la ferme le cœur battant.

- Super, il y a du monde, se dit-il en apercevant un fourgon blanc aux flancs largement attaqués par la rouille garé devant la bâtisse.



La porte du penty était grande ouverte mais, de l'endroit où il se trouvait, Dédé ne voyait rien à l'intérieur.

Il s'apprêtait à demander à voix haute s'il y avait quelqu'un quand tout à coup il aperçut un homme et une femme d'une trentaine d'années sortir de la maison en portant un carton visiblement encombrant et fragile.

Tous deux furent comme pétrifiés sur place en apercevant Dédé, à tel point qu'ils en lâchèrent le carton. Ils auraient vu le diable en personne qu'ils n'auraient pas fait une autre tête.

Au contact du sol, le carton s'éventra et laissa apparaître une multitude de sachets transparents, avec ce qui ressemblait à des bonbons à l'intérieur.

Visiblement, ils n'avaient pas du tout entendu Dédé arriver. Et visiblement, cela posait un gros problème.

Dédé comprit immédiatement que sa présence dérangeait. Qu'il n'aurait jamais dû se trouver là à ce moment. Il bredouilla stupidement un semblant de bonjour.

La femme en face de lui devait mesurer pas loin d'un mètre quatre vingt. Elle dépassait Dédé pratiquement d'une demi tête. Ses cheveux bruns un peu filasse sur un visage anguleux lui tombaient très bas sur les épaules. Mais ce qui sautait aux yeux dès le premier regard, c'était sa maigreur presque cadavérique. On devinait au travers son jean délavé des jambes à peine plus épaisses que ses bras.

Elle se retourna vers l'homme qui lui était plutôt du genre beau gosse. A peine la trentaine. Un corps d'athlète, pas un pouce de graisse. Svelte. Le style dandy avec sa chemise blanche col Mao piquée de quelques broderies, et son pantalon en tergal noir au pli nettement dessiné.

- Il faudrait qu'il me donne des cours de repassage, se dit Dédé sans comprendre véritablement pourquoi une idée aussi saugrenue venait de lui traverser l'esprit. C'était bien le moment de plaisanter...



- C'est pas possible. C'est pas possible Yann ! C'est pas possible, dépêche-toi, fais quelque chose ! dit-elle. La voix était montée crescendo. D'un murmure, elle s'était transformée en un cri qu'elle venait de lancer à l'adresse de son compagnon.

Celui-ci réagit dans la seconde. Avec une agilité et une précision remarquables, il ouvrit la porte du fourgon situé juste derrière lui de la main gauche, tandis que de la main droite il extirpa sans l'ombre d'une hésitation ce qu'il cherchait sous le siège du conducteur.

Il se retourna vers Dédé qui n'avait pas eu le temps de comprendre ce qui se passait.

Son visage se décomposa en une fraction de seconde. Il n'aurait jamais pensé dans son existence - tout de même un peu pépère - vivre un tel moment : l'homme qui se tenait en face de lui brandissait fermement dans la main un revolver. Un revolver ! Ici, en pleine campagne ! Dans les monts d'Arrée !

Dédé comprit tout de suite que le pistolet en question n'était pas un objet de collection. L'homme, visiblement, n'en était pas à sa première utilisation. Sans conteste, il manipulait mieux l'engin que Dédé sa manette de dérailleur.

- Vous êtes fou ? Mais...Mais...Mais qu'est-ce que vous faites ? Vous êtes cinglé ? Vous allez nous faire mal avec ça ! bredouilla Dédé.

Il ne savait plus quoi dire tellement la situation lui paraissait surréaliste. Quand même... Il était parti tranquillement le matin avec quelques copains faire une petite ballade à VTT à quelques dizaines de kilomètres à peine de chez lui. Et le voilà qu'il se retrouvait en pleine campagne sous la menace d'un revolver. C'était tout simplement ahurissant.

- J'ai pas lu mon horoscope ce matin, se dit-il. Mais je pense que j'aurais dû.

- Enferme-le dans la réserve de bois, dit la femme sur un ton autoritaire. Mais il faut d'abord l'attacher avec les menottes. Je vais les chercher. Elles doivent toujours être à la même place.

- Elles y sont, Agnès. Je les ai vues ce matin, répondit le dénommé Yann.



- Mais ça ne va pas ? Mais je ne vous ai rien fait, moi. Et d'ailleurs pourquoi vous faites ça ?
Se borna à dire Dédé qui ne parvenait toujours pas à sortir de sa sidération.

La femme entra dans le penty tandis que l'homme poussa Dédé vers un angle du corps de ferme.

- Avance et ne fais pas d'histoire. Ca vaudra mieux pour tout le monde. Et surtout pour toi, d'ailleurs, lui dit-il d'un ton tellement calme que cela impressionna encore plus Dédé. C'est d'ailleurs ce ton si impassible et déterminé qui l'amena à obtempérer sans résistance. C'est fou ce qu'une intonation de voix peut faire de l'effet.

- Pousse-là, dit-il à Dédé en lui montrant l'énorme porte en bois en face de lui. Elle devait faire à vue de nez une bonne dizaine de centimètres d'épaisseur. Une énorme chaîne couleur cuivre rutilant neuf et munie d'un cadenas était suspendue à un piton en fer dans l'embrasement de l'entrée.

Dédé se résigna à pénétrer dans la pièce. Le sol était en terre battue et les trois-quarts de l'espace occupés par un tas de bois qui devait être là depuis un bon nombre d'années au vu de la couleur grisâtre des bûches.

- Assieds-toi dans ce coin et tiens-toi tranquille, lui dit l'homme.

Dédé obtempéra. Il s'assit difficilement en raison de ses courbatures tout en ne quittant pas son geôlier du regard. Il avait peur, tout simplement. La femme pénétra à son tour quelques instants plus tard dans la pièce, les menottes à la main.

- Surveille-le pendant que je le décore de son petit bracelet, dit-elle en essayant de lui passant les menottes autour des deux poignets.

Dédé tenta de protester. Il n'en revenait pas. La situation si irréaliste dans laquelle il se trouvait le tétanisait. C'était tellement effarant qu'il imaginait que la suite pouvait l'être encore plus. Et pourquoi pas fatale. Il suffisait de lire la presse. Elle relatait tous les jours des drames encore bien plus invraisemblables que ce qu'il était en train de vivre.

- Mais arrêtez, bon sang, je ne vous ai rien fait, moi. Laissez-moi tranquille !



Dédé se releva d'un bond. Brusquement il donna un coup de pied sur le tibia de l'homme et bouscula la femme violemment des deux mains en se précipitant vers la porte. Il y mit toutes ses forces, mais la bougresse avait du répondant. Elle avait beau être épaisse comme un fil de fer, ce n'était pas l'énergie qui lui manquait. Elle résista à la bousculade de Dédé et lui agrippa le cou avec ses longues mains osseuses. Ses ongles interminables, teints en brun du plus mauvais goût, s'enfoncèrent dans la nuque de Dédé qui poussa un cri. Cela ralentit sa course et cette légère temporisation lui fut fatale.

L'homme avait eu le temps de se ressaisir et il se rua littéralement sur Dédé. Il lui prit la gorge, le projeta au sol et dans le même mouvement lui cogna la tête à plusieurs reprises contre le sol. Il avait totalement perdu son self contrôle.

Le combat devenait inégal. Comme si ça ne suffisait pas, il asséna trois ou quatre coups de poing au visage de Dédé qui capitula.

La femme lui tendit les menottes. Il attacha Dédé puis le traîna sans vergogne dans le coin de la pièce où il se trouvait au départ. Sans retenue, il lui donna pour finir un violent coup de pied dans les côtes, en guise de dessert.

Le couple quitta l'appentis en fermant la porte derrière lui. Le cliquetis de la chaîne résonna dans les oreilles de Dédé complètement groggy. Pas rassurant. D'autant qu'il se retrouvait dans le noir presque complet. Et le noir, il n'aimait pas trop.

- Là, normalement, je devrais chanter une chanson pour me donner du courage, se dit-il.

- Il faut déguerpir d'ici vite fait, dit Agnès à son compagnon. Mais comment se fait-il qu'il soit venu se paumer ici, cet abruti avec son vélo ? Il n'avait pas assez de chemins dans les landes aux alentours pour pédaler et nous foutre la paix ? Il faut charger tout de suite le fourgon et regagner là où tu sais. Il n'y a pas de temps à perdre. Ca se boutique mal ici. Mais d'abord, va planquer son vélo dans le hangar, derrière le tas de paille.

Yann acquiesça. Agnès avait raison. C'était évident. Sans attendre, il ramassa à la hâte le carton qu'ils venaient d'éventrer et chargea son contenu précipitamment dans le fourgon, en s'y prenant à plusieurs fois. Puis, il pénétra dans le penty et en ressortit quelques minutes



plus tard, avec deux autres cartons un peu moins volumineux mais visiblement tout aussi fragiles. Il s'occupa ensuite du vélo de Dédé.

Agnès sortit à son tour, traînant derrière elle un énorme sac de sport. Elle refusa l'aide de son compagnon pour le déposer dans le véhicule, ce qui l'obligea à un violent effort.

En moins de dix minutes, ils avaient réuni toutes leurs affaires et étaient prêts à partir. L'homme se mit au volant et tourna la clé. Le véhicule démarra au quart de tour malgré son grand âge. Il dérapa dangereusement dans la mare de boue à la sortie de la cour de la ferme et fila à toute allure.

CHAPITRE 7

Kevin remit fébrilement son portable dans son *Camelback* et regarda Gwendal et Ronan. Tout le monde avait compris la situation. Et celle-ci se compliquait sérieusement.

- Bon, on fait quoi ? demanda Gwendal qui ne tenait plus en place. Sa voix trahissait perceptiblement un énervement doublé d'une forte inquiétude.

- On fait comme on a dit, répondit Kevin. Deux d'entre nous partent au parking voir si sa voiture est toujours là pendant que nous quadrillons les secteurs que vous n'avez pas encore exploré.

- Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, reprit Gwendal. D'une part, je pense qu'on a déjà pratiquement tout balayé le coin, et d'autre part, la nuit va arriver vite et si on ne le retrouve pas avant, là je crains le pire. A mon avis il faut appeler les flics. Dans deux heures, autrement, ce sera trop tard.

- Les flics ? Tu n'y penses pas ! dit Sylvain qui s'était tu jusqu'alors. Sylvain était en toutes circonstances d'un tempérament optimiste. Il aimait à dire à chaque difficulté que 75 % des problèmes que l'on se pose ne surviennent en réalité jamais. C'était paraît-il les conclusions d'une étude américaine. C'est sûr, si l'étude était américaine...



- Non, je suis d'accord avec Kevin, reprit-il. On va le chercher et on va le trouver. A vous deux, il était impossible de couvrir toute la zone. S'il fallait compter le nombre de fois où on a perdu quelqu'un en randonnée et que l'on a retrouvé par la suite !

Gwendal abdiqua sans vraiment lutter. A vrai dire ça l'arrangeait de penser comme Sylvain. Et surtout cela évitait de solliciter la police, avec toute l'ampleur – sans doute au bout du compte pour rien – que cela engendrerait par la suite.

Jean et Fanch prirent rapidement la direction du parking de Botmeur, comme convenu, avec pour mission d'appeler immédiatement Kevin ou Gwendal pour rendre compte de la présence ou non de la *Twingo* de Dédé.

Ronan étala sa carte au 25 millième sur une table de pique nique près du talus délimitant l'ancienne carrière. Avec Kevin, ils répartirent la zone à explorer en quatre parties à peu près égales. Puis ils firent quatre groupes en prenant soin de mettre dans chacun d'entre eux quelqu'un qui connaisse le mieux – ou du moins le moins mal – le secteur. Avec une carte par groupe.

Kevin, Gwendal, Ronan et Paul prirent la tête des quatre groupes.

Il était 15 heures. Il n'y avait pas de temps à perdre. La consigne était simple. Le premier qui mettait la main sur Dédé appelait les trois autres groupes, qui regagnaient alors directement Botmeur. Dans l'autre cas, le rendez-vous était fixé ici à 16 heures trente dernier carat, pour envisager une suite que personne n'osait imaginer.

Les vététistes s'éparpillèrent rapidement dans la nature. Ils savaient ce qu'ils avaient à faire.

Près d'une demie heure plus tard, le téléphone de Kevin se mit à sonner. C'était Fanch. La voiture de Dédé était toujours sur le parking de la salle polyvalente de Botmeur. Il ne fallait donc rien attendre de ce côté-là. Pour Kevin, dès lors, la pression venait de monter d'un cran supplémentaire.



Gwendal connaissait pratiquement chaque touffe de bruyère du pays. Il faut dire qu'il était né à cinq cents mètres de là. Sa mère l'avait mis au monde ici même, dans la ferme que son mari et elle exploitaient, au cœur des monts d'Arrée. Un héritage familial transmis génération après génération. Depuis au moins la nuit des temps.

Ce jour-là, elle n'avait même pas eu besoin du médecin pour accoucher. C'était un soir de septembre. Alors qu'elle s'affairait à traire les vaches, Philomène avait senti que ça venait. Elle avait à peine eu le temps de regagner la maison que le petit arrivait. Son mari la découvrit dans la chambre, le bébé déjà sorti de son ventre, et qui criait son appartenance à cette terre.

Gwendal passa devant sa maison natale, inhabitée depuis maintenant une bonne dizaine d'années, en compagnie de Ludo et Philippe. Cela lui provoquait toujours la même émotion. Voir sa maison laissée à l'abandon le contrariait à chaque fois un peu plus. Il s'était juré, malgré de sombres histoires d'héritage familial, de trouver le moyen de consacrer une partie de sa retraite à la retaper. Et Gwendal faisait toujours ce qu'il disait.

Les trois compagnons laissèrent la ferme sur leur gauche et s'enfoncèrent dans le bosquet de chênes et de châtaigniers jouxtant la propriété.

- Il y a un semblant de chemin, derrière, à 300 mètres à peine, dit Gwendal. Ca m'étonnerait qu'il soit passé par là mais c'est pratiquement le dernier endroit que nous n'avons pas fouillé. Et si on y allait ?

- OK, allons-y, répondirent ensemble Ludo et Philippe qui lui faisaient une confiance aveugle.

Ils rejoignirent ledit sentier. Après quelques dizaines de mètres, celui-ci amorçait un dénivelé assez prononcé, barré environ à mi-descente par un noisetier à moitié déraciné. Ils mirent tous trois pied à terre pour passer l'obstacle.

Tandis que Ludo réenfourchait son VTT pour achever la descente, son œil fut attiré par un objet brillant sur le sommet de la ravine au bord du chemin.



Il s'approcha de l'objet et le prit dans la main. Une patte de dérailleur de VTT. Bizarre à cet endroit... Il la regarda attentivement. Des traces rouges, comme du sang séché, marquaient la patte des deux côtés.

- Euh...Les gars... Vous avez vu ? dit-il.

Ils s'approchèrent. Philippe prit l'objet dans la main et le regarda à son tour attentivement :

- C'est une patte de dérailleur *Commencal*. C'est pas dur à reconnaître... j'ai la même ! dit-il, presque fier d'avoir pu identifier l'objet aussi rapidement. Mais tout à coup, à la surprise de ses deux compagnons, son sourire se transforma en une moue inquiétante.

- Dédé a le même VTT que le mien, murmura Philippe dans un souffle à peine perceptible.

C'en était trop. Gwendal se saisit de son téléphone et, coup de chance, l'encaissement prononcé de la petite vallée dans laquelle ils se trouvaient permit de joindre Kevin.

Il fit le compte rendu rapide de ce qui venait de passer. La patte de dérailleur, le sang...En soi, ce n'était d'ailleurs pas forcément inquiétant. Ce pouvait être la patte de dérailleur de quelqu'un d'autre, déjà... Et le sang, s'il s'agissait vraiment de sang, ne signifiait pas forcément quelque chose de grave. Une éraflure de celui qui l'avait manipulé avec une ronce tout simplement, pourquoi pas ?

Mais c'était l'accumulation de plusieurs signes, ajoutée à cette montée d'angoisse que chacun sentait croître au fond de lui-même, au fur et à mesure que la journée avançait, qui interpellait.

Kevin lui confirma que de leur côté ils n'avaient rien trouvé non plus et que la voiture de Dédé était toujours sur le parking de Botmeur.

Là, il n'était plus possible de tergiverser. Kevin le savait. Il appela Paul et Ronan et donna rendez-vous à tout le monde aussi rapidement que possible à la *Croix cassée*.



Puis, après avoir raccroché, il composa un nouveau numéro de téléphone. Celui de la gendarmerie cette fois. On ne pouvait plus attendre.

Dédé était maintenant depuis un petit moment dans ce qui ressemblait de plus en plus à sa cellule pénitentiaire. Il avait mal partout. Chaque mouvement était un supplice.

Il avait fini par s'habituer à la pénombre et parvenait à deviner ce qui l'entourait dans cette pièce. Le tas de bois, une table et quelques chaises en paille, toutes plus défoncées les unes que les autres.

Mais quelle heure pouvait-il être ? Il savait bien que la pénombre actuelle allait rapidement se transformer en obscurité totale avec la nuit. Une montée d'angoisse supplémentaire le submergea.

Des étourdissements de plus en plus fréquents l'assaillaient, il avait maintenant envie de vomir. Était-ce l'effet de sa chute, des coups qu'il avait reçus, de son diabète ? Il n'aurait su le dire. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il les sentait dégouliner une à une sur ses joues. Elles le démangeaient en glissant sur la peau sans qu'il ne puisse rien faire, du fait des menottes.

Dédé était dans un état d'épuisement avancé. Il lui restait bien son dernier morceau de sucre dans son sac, là, près de lui. Un sac que ses geôliers avaient oublié de lui confisquer dans la précipitation de leur départ. Mais comment ouvrir ce sac avec les mains attachées fermement dans le dos ? Il n'y arriverait pas. Ses forces l'avaient de toute façon abandonné. Et finalement c'était encore pire de savoir ce morceau de sucre, là, tout près.

CHAPITRE 7

Epilogue

Alors, sans savoir pourquoi, avec les dernières ressources qui lui restaient au fond de lui, là où personne ne sait vraiment où elles se trouvent tellement elles sont enfouies, Dédé se mit à hurler.



Ses cris mêlaient le désespoir, l'énergie de se battre pour ne pas crever et le terrible sentiment d'injustice de se retrouver là. C'était trop con de mourir comme ça. Merde, il était juste parti faire une ballade à VTT.

Il cria autant qu'il put, jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Par épuisement total.

Les quatre groupes arrivèrent à peine à cinq minutes d'intervalle au lieu de rendez-vous.

Le groupe de Paul, Julie et Gwendal venait à l'instant d'arriver, particulièrement excité, à la carrière. Julie venait en effet de se faire ni plus ni moins balancer dans le fossé à deux kilomètres de là par un fourgon roulant à tombeau ouvert dans le sentier qu'ils étaient en train d'emprunter pour rentrer. Heureusement qu'elle avait eu le réflexe salutaire de se jeter sur le talus bordant le chemin. Sans sa dextérité de vététiste, le pire aurait pu arriver.

- Complètement fou ce mec ! A enfermer ! dit-elle encore sous le choc.

Mais l'inquiétude vis-à-vis de Dédé reprit vite ses droits. Une fois tous présents, Kevin fit un point de situation général et annonça qu'il avait pris sur lui d'appeler la police. Il était en contact avec les gendarmes de Châteaulin qui n'allaient pas tarder à arriver sur la zone.

Ceux-ci avaient immédiatement déclenché la procédure réglementaire, en vérifiant au préalable que les conditions de la disparition de Dédé ne pouvaient être considérées comme une démarche volontaire de sa part. Et le fait qu'il était diabétique avait suffi à enclencher une réaction rapide, à la hauteur du risque encouru.

Les recherches étaient donc enclenchées. L'horloge de l'église de Botmeur sonnait ses cinq coups.

Malgré son grand âge, Marcel Le Berre était un marcheur infatigable. Dans le pays, il était plus connu sous le sobriquet de Napoléon, allez savoir pourquoi. Peut-être justement parce qu'il marchait beaucoup, comme Napoléon et ses grognards lors de leurs innombrables campagnes guerrières européennes.

A bientôt 91 ans, il faisait encore facilement ses dix kilomètres par jour. Et pas seulement sur les routes et les sentiers de randonnées. Non, il les fuyait plutôt d'ailleurs. Lui, ce qu'il



aimait, c'étaient les champs d'herbes folles à arpenter dans tous les sens, les landes où ses chaussures frottaient doucement la bruyère à chaque pas, les rivières dont il connaissait par cœur les gués les plus faciles à traverser.

Napoléon n'avait pas à proprement parler de domicile fixe, si ce n'était un vieux penty délabré sur la commune de Saint Rivoal. Le bâtiment ne lui appartenait pas. D'ailleurs, dans la commune, personne ne savait vraiment qui était son propriétaire, s'il y en avait un. Il y dormait les nuits de grand froid car il était possible d'y faire un feu de cheminée. Autrement, tout au long de l'année, il couchait ici et là, rarement au même endroit deux nuits de suite. Tantôt sur la paille d'un hangar, tantôt dans l'une des cabanes de fortune qu'il avait construites au gré de ses déplacements, tantôt à la belle étoile lorsque le temps s'y prêtait.

Mais Napoléon était pour autant tout sauf en errance. Il vivait sur sa terre, la terre où il était né. Tout simplement. Il avait besoin tous les jours de la sentir sous ses pieds. Il lui fallait ce contact presque charnel pour vivre. La terre, c'était lui. Et il était la terre. Parfois, c'était viscéral, il enlevait ses chaussettes et ses chaussures qu'il mettait alors autour du cou, pour mieux sentir le sol sous les pieds. Et il marchait ainsi des heures et des heures, jusqu'à ce que sa terre l'apaise.

Certains jours, il n'était pas rare qu'il décidât de faire plusieurs kilomètres, juste pour le plaisir d'hummer l'odeur d'un petit bosquet de chèvrefeuille au fond de l'une des vallées du pays.

La plupart du temps, il se nourrissait de ce qu'il trouvait, au fil des saisons. Connaissant la nature mieux que personne, il avait appris à tirer parti de tout ce qu'elle pouvait offrir : plantes, racines, fruits, et d'autres choses encore connues de lui seul.

Mais il était surtout un braconnier hors pair. Il n'avait pas son pareil pour prendre au collet les lapins et même quelques lièvres bien charnus qui s'aventuraient sur « ses » terres.

Les gardes-chasse de l'Office National des Forêts avaient bien essayé de le coincer à plusieurs reprises, mais Marcel avait à chaque fois réussi à ne pas se faire prendre. Avec l'âge, il était juste devenu un peu plus prudent en raison tout de même d'une faculté de



mouvement un peu diminuée. Il fallait pouvoir préparer sa retraite au cas où il serait poursuivi !

Curieusement, personne n'avait jamais entendu le son de sa voix. Savait-il même parler ? Lorsqu'il croisait un agriculteur ou qu'il cherchait à vendre pour quelques euros sa récolte de châtaignes de la journée à un passant, il communiquait seulement par geste. Quelques anciens disaient l'avoir entendu en de rares circonstances marmonner entre ses dents un charabia complètement incompréhensible.

Mais pour autant, il arrivait toujours facilement à se faire comprendre.

Ce jour-là, Marcel regagnait son penty de Saint Rivoal. Le temps froid et humide tombé sur le pays depuis quelques jours l'incitait à se prévoir un bon feu de cheminée pour les nuits à venir. Mieux valait être prudent.

Alors qu'il enjambait le talus qui surplombait le sentier perpendiculaire à la route de Saint Rivoal, il entendit tout à coup un cri qu'il situa au niveau de la ferme occupée depuis maintenant quelques mois par un couple de gens de la ville, à *Kergariou*. Cela faisait déjà un moment qu'il avait remarqué les allées et venues de ce couple avec leur gros fourgon blanc. Et ça se voyait qu'ils étaient de la ville à leur habillement pour le moins bizarre, pour ne pas dire de mauvais goût.

Ce cri lui fit mal au cœur tellement il lui avait semblé animal. C'était cela, c'était un cri inhumain alors qu'il provenait à n'en pas douter de quelqu'un d'humain justement.

Il s'approcha. Le cri retentit à nouveau. Puis plus rien. Il venait bien de là pourtant, il en était sûr. Il s'avança encore un peu plus vers le corps de ferme pour se retrouver finalement au milieu de la cour.

Il écouta attentivement. Rien. Pas un bruit. Il regarda autour de lui les bâtisses qui l'entouraient. Tout semblait normal.

Son regard fut subitement attiré par cette énorme chaîne qui cadénassait la remise où était stocké le bois de chauffage de la ferme. Une chaîne toute neuve. Bien des fois, au gré de ses allées et venues, il était passé discrètement dans cette cour, et il ne l'avait jamais



remarquée. Il lui était même arrivé d'y chaparder quelques bûches pour une grillade improvisée, certains soirs d'été où la chasse avait été fructueuse.

Marcel voulut en avoir le cœur net. Il ôta la chaîne de sa fixation, ouvrit lentement la porte et entra dans la pièce. Il faisait presque nuit mais ses yeux y voyaient comme en plein jour. Malgré ses 91 ans.

Il aperçut un homme inanimé, penché sur le côté, avec une paire de menottes dans le dos. Il tenta vainement de le secouer.

Il lui marmonna des phrases insensées que lui seul était à même de comprendre. Rien n'y faisait. Il se pencha alors sur son visage et resta longtemps à écouter, à sentir. Au bout de ces quelques minutes d'immobilité et de concentration totales, il lui sembla que la vie de cet homme ne l'avait pas complètement quitté. Plus qu'un signe tangible de vie, c'était plutôt une sensation, une intuition.

Il se rua alors à l'extérieur de la pièce et se mit à courir autant que ses vieilles jambes le supportaient vers l'habitation la plus proche. Chez Gestin, c'était tout de même à un bon kilomètre. Il ne put courir pendant tout le trajet mais y parvint tout de même en moins de dix minutes.

Il tambourina à la porte de la maison. Catherine Gestin l'ouvrit presque sur l'instant, effrayée par le vacarme. Marcel lui expliqua alors par gestes ce qu'il venait de voir. Avec un mélange de mouvements de mains et de phrases toujours aussi incompréhensibles. Il s'allongea par terre pour mimer Dédé, mit sa main sur sa gorge comme s'il allait étouffer, tout en montrant de l'index de sa main droite la direction de *Kergariou*.

Catherine Gestin connaissait peu Marcel. Mais la force de conviction avec laquelle il lui décrivait ce pourquoi il voulait l'alerter la décida. C'était grave à n'en pas douter. Quelqu'un était entre la vie la mort. C'était évident.

Sans une ni deux, sans même chercher à vérifier ce que Napoléon était en train de lui dire, elle rentra dans sa maison, prit le téléphone et composa le 15. Au bout du fil, le médecin de garde, informé par la gendarmerie depuis déjà une bonne heure de la présence d'une



personne diabétique égarée dans les monts d'Arrée, s'autorisa à faire le rapprochement avec ce que lui disait cette femme.

L'EC 145 de la sécurité civile tournoyait dans le ciel de Saint Rivoal, au-dessus de *Kergariou*. Ce n'était pas tous les jours que l'on voyait un engin pareil voler aussi bas dans le pays.

Avec une précision d'horloger, le pilote atterrit au milieu de la cour.

Les gendarmes étaient là déjà depuis un petit moment, alertés par le centre 15. Et ils n'avaient pas traîné en besogne. Guidés par Catherine et Marcel, ils avaient rejoint Dédé dans l'étable et l'un d'entre eux avait sectionné vigoureusement les menottes qui lui entravaient les poignets. Un autre, visiblement formé aux gestes de premiers secours, prenait en charge Dédé en attendant l'urgentiste.

Les copains vététistes étaient là aussi. Par chance, Sylvain connaissait très bien l'un des gendarmes de la brigade de Châteaulin, vététiste lui aussi. Ils faisaient ensemble tous les ans le « cent bornes » des fameux Roc'h des monts d'Arrée. Ils avaient d'ailleurs projeté de rouler ensemble pour l'édition 2009 à venir. Il y avait pour la première fois un 120 kilomètres au menu. Du costaud. Du bonheur.

Le capitaine de gendarmerie avait déjà commencé son enquête. Il avait tout d'abord interrogé Marcel qui ne lui avait rien appris. Celui-ci avait bizarrement reperdu toute capacité de communication dès l'arrivée des gendarmes. Les képis, il s'en méfiait au moins autant que les pierres couvertes de mousse qui tapissaient les rivières du pays. Et tout ce qui importait, pour lui, c'était que l'on s'occupe de l'homme au fond de l'étable.

Catherine Gestin, quant à elle, lui apporta des éléments d'enquête précieux. Elle avait parlé au capitaine de ce couple qui habitait dans la ferme de *Kergariou* depuis quelques temps et qui visiblement fuyait toute relation de voisinage. Jamais un bonjour lorsqu'ils passaient avec leur gros fourgon blanc devant leur maison. Mal élevés.

Le gendarme demanda à Catherine de les décrire. Elle s'exécuta avec une précision qui laissa le capitaine pantois.



- A tout hasard, vous connaissez le numéro d'immatriculation de leur véhicule ? Demanda le responsable des forces de l'ordre.

- Ah ! Ca non, répondit Catherine. Je sais qu'il était pas tout jeune son fourgon, mais son numéro d'immatriculation, non.

Julie avait entendu la conversation, et il lui revint tout de suite en mémoire l'incident de l'après-midi qui aurait pu lui coûter la vie. Après tout, ça ne coûtait rien d'en toucher deux mots au capitaine...

Julie avait une manie depuis qu'elle était toute petite. Elle apprenait par cœur les numéros minéralogiques des véhicules qu'elle croisait. Par exemple, elle pouvait citer sans une seconde d'hésitation toutes les plaques des voitures que son père avait achetées depuis sa naissance : 775 GR 29 pour la Panhard rouge, 26 LE 29 pour la bleue, 3853 QB 29 pour l'Ami 6 break blanche, etc...

Il en était de même pour les véhicules de ses voisins et amis.

Elle raconta sa mésaventure au gendarme, en lui donnant le numéro minéralogique du fourgon qui l'avait renversée : 665 PR 29.

Le gendarme regagna son fourgon pour consulter son micro-ordinateur. Bingo ! La fourgonnette était au nom d'un petit malfrat de la région rennais bien connu des services de police. Lui et sa compagne, une dénommée Agnès Caroff, avaient déjà fait de la prison pour trafic de drogue. Ils étaient notamment soupçonnés d'alimenter en ecstasy les rave-parties du grand ouest. Ces petits comprimés aussi séduisants qu'un paquet de bonbons...

Et dans les monts d'Arrée, question rave-parties, c'est vrai qu'il avait de quoi faire...

Leur compte était bon.

Le médecin sortit de l'hélicoptère et se dirigea d'un pas ferme, sacoche à la main, vers l'étable où se trouvait Dédé. Marcel et Catherine Gestin lui tenaient la porte.

Il s'accroupit auprès de Dédé et effectua des gestes d'une incroyable minutie. L'un après l'autre. Sans un millième de seconde d'hésitation.



Au bout d'un temps qui parut une éternité, la tête de Dédé finit par bouger imperceptiblement. Oui, c'était bien cela. Il reprenait vie. Malgré la pénombre grandissante, on pouvait voir son visage quitter progressivement la crispation qui l'habitait jusqu'alors.

Le médecin appela alors le mécanicien de l'hélicoptère qui approcha aussitôt son brancard. Ils posèrent délicatement Dédé sur la civière et se dirigèrent vers l'Eurocopter.

Gwendal était là, debout, dans la cour la ferme, avec les autres copains, les bras ballants.

En voyant Dédé sortir de l'étable allongé sur ce brancard, l'émotion le submergea d'un seul coup. Comme une vague intérieure incontrôlable.

Au léger sourire du médecin qui le regardait, il comprit qu'il était tiré d'affaire.

Des larmes lui coulèrent sur les joues sans qu'il ne puisse rien y faire. C'était bête, mais c'était comme ça. Le soulagement de voir Dédé, cette indescriptible pression qui ne l'avait pas quitté une seule seconde depuis le matin, mais surtout, surtout, la vie tout simplement qui reprenait le dessus sur cette atmosphère morbide qui avait fini insidieusement par prendre le pas sur tout le reste.

C'en était trop. Il craquait de bonheur.

Il prit la main de Dédé jusqu'à l'hélicoptère et la serra si fort que celui-ci finit par ouvrir les yeux.

Voyant Gwendal, Dédé esquissa un léger sourire et murmura à son oreille :

- Au fait, c'est où déjà la rando dimanche prochain ?

FIN